RAYMOND ARON

Introduction à la philosophie de l'histoire

tel gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

A André Malraux et Eric Weil

Extrait de la publication

Extrait de la publication

versité de Cologne. On sait comment R. Aron raconte son « illumination de Vincennes » : cherchant « un objet de réflexion qui intéressât à la fois le cœur et l'esprit, qui requît la volonté de rigueur scientifique et, en même temps, m'engageât tout entier dans ma recherche », « un jour, sur les bords du Rhin, je décidai de moi-même » [1]. *L'objet recherché et soudain découvert : « la condition historique du citoyen ou de l'homme lui-même »* [2], *devait engager davantage, en effet, que la simple détermination d'un sujet de thèse, puisque, aussi bien, interroger l'homme comme l'« être qui se situe dans l'histoire », c'était tout à la fois s'attacher aux problèmes posés par la connaissance de l'« histoire-se-faisant » et à ceux de l'action faisant l'histoire; en ce sens, la philosophie de l'histoire ouvrait sur le domaine de la philosophie pratique et dessinait ce qui, pendant un demi-siècle, allait caractériser l'ensemble d'une œuvre : l'articulation entre une réflexion sur les conditions et les limites de la connaissance de la réalité historico-sociale (une philosophie des sciences sociales) et une analyse des actions historiques et des valeurs susceptibles de les animer ou d'en permettre le jugement (une philosophie de la politique). Cette seconde dimension de l'*Introduction *correspond au demeurant à un autre aspect de sa genèse intellectuelle : R. Aron signale en effet, au début de la section II, que l'ouvrage procède, pour une part, de la décision, prise en 1930, d'« étudier le marxisme pour soumettre à une révision philosophique [ses] idées politiques » – ce qui se doit entendre, précise-t-il lors de la soutenance de thèse, au sens d'« une réflexion sur la philosophie marxiste de l'histoire, héritière de Hegel », fondement de ce qui fait du marxisme une philosophie de l'action historique* [3]. *L'ouverture de l'*Introduction *sur la philosophie politique lui était ainsi prescrite par les conditions mêmes de sa genèse.*

*Cette double genèse, universitaire et intellectuelle, une fois rappelée, il faut dire quelques mots de la réception de l'*Introduction *et d'abord, puisqu'il s'était agi d'une thèse, de sa soutenance. S'il ne paraît guère utile d'en retracer à nouveau les épisodes* [4], *il*

1. *Mémoires, op. cit.*, p. 53.

2. *Ibid. :* « Comment, français, juif, situé à un moment du devenir, puis-je connaître l'ensemble dont je suis un atome, entre des centaines de millions? Comment puis-je saisir l'ensemble autrement que d'un *point de vue*, un entre d'autres innombrables? D'où suivait une problématique, quasi kantienne : jusqu'à quel point suis-je capable de connaître objectivement l'Histoire – les nations, les partis, les idées dont les conflits remplissent la chronique des siècles – et *mon* temps? »

3. Cf. sur ce point notre note 2, page 66, ci-dessous.

4. Cf. *Mémoires, op. cit.*, p. 105 sq.; cf. aussi G. Fessard, *La Philosophie historique de Raymond Aron*, Paris, Julliard, 1980, introduction. On trouvera aussi dans ce dernier ouvrage le compte rendu de la soutenance publiée par la *Revue de métaphysique et de morale* de juillet 1938.

Extrait de la publication

importe d'être attentif à une tonalité d'ensemble qui ressort des divers récits. Car ce que l'on peut savoir des interventions des membres du jury manifeste, au-delà de ce qu'imposent les lois du genre, des réticences d'une singulière ampleur, au point que le père Fessard peut résumer ses impressions en évoquant des « poules qui ont couvé un canard » [1]. *D'une manière générale, et quand bien même tous les membres du jury ne sauraient certes être tenus pour des représentants aussi évidents du positivisme que P. Fauconnet, C. Bouglé et M. Halbwachs, tous disciples de Durkheim* [2], *il ne saurait faire de doute que la plupart des interventions témoignent d'une grande difficulté à admettre qu'il n'est pas de connaissance, en sociologie et en histoire, sans intervention de la « décision »* [3] *: ainsi E. Bréhier convient-il qu'il « ne comprend pas » comment l'auteur peut estimer que « faire de l'histoire résulte d'une décision et implique une série de choix », alors que, « comme le dit le vieux précepte, l'historien doit être* sine ira et sine studio *»* [4]. *De là que R. Aron, évoquant la façon dont P. Fauconnet exprimait sa foi dans les idées combattues par l'*Introduction *et son espérance que les étudiants ne suivraient pas un auteur « désespéré ou satanique », peut estimer que cette réaction, « caricaturale dans son expression, ne différait pas fondamentalement de celle des autres membres du jury »* [5] *: une réaction face à une pensée perçue comme doublement autre, l'altérité de la formation (E. Bréhier : « La pensée allemande a complètement déteint sur la vôtre ») venant s'ajouter à celle des générations (P. Fauconnet : « Vous critiquez les sociologues des générations précédentes. »)*

*De ce point de vue, parmi les rares comptes rendus de l'*Introduction *que les revues eurent le temps de publier avant l'invasion de 1940, R. Aron peut donc souligner la pertinence de celui que H.-I. Marrou devait en avril 1939 signer dans* Esprit *sous le nom de H. Davenson : « H.-I. Marrou* [...] *insista avant tout sur l'antipositivisme, la critique impitoyable des historiens qui nourrissent l'illusion d'atteindre la vérité au sens naïf de reproduire la réalité du passé* [6]. *» L'enjeu immédiat de l'ouvrage était par là, de fait, bien mis en relief, et était ainsi fournie une clef essentielle pour comprendre ces difficultés, qui pourraient aujourd'hui étonner,*

1. G. Fessard, *op. cit.*, p. 49.
2. P. Fauconnet, qui devait mourir quelques mois après la soutenance, avait succédé à Durkheim à la chaire de sociologie de la Sorbonne et avait rédigé une introduction à *Éducation et sociologie* et la préface de *L'éducation morale* de Durkheim.
3. G. Fessard, *op. cit.*, p. 42.
4. Id., *ibid.*, p. 47.
5. *Mémoires, op. cit.*, p. 104-105.
6. *Ibid.*, p. 118. Cf. *Esprit*, « Tristesse de l'historien », 18 avril 1939. Voir sur ce point notre note 2 de la page 12, ci-dessous.

rencontrées initialement par des thèses devenues classiques. Un autre compte rendu mérite d'être signalé : celui de B. Groethuysen, en 1939, dans la Nouvelle Revue française [1]. *Dégagé du souci de défendre les principes de l'école durkheimienne, l'auteur s'y essaye à situer librement la tentative de R. Aron par rapport à celle de Dilthey et à marquer son originalité par rapport au fondateur de la critique de la raison historique : là où Dilthey, faisant de la vie le « secret de l'histoire », négligerait le « pourquoi » (« On n'interroge pas la vie... Dans l'interprétation d'un tableau, pourquoi vouloir saisir le pourquoi? »), R. Aron « voudrait arracher à l'histoire son secret » : « Pour lui il y a un "pourquoi" de l'histoire, et ce pourquoi n'a pas seulement une signification logique. C'est le pourquoi d'une génération qui cherche à comprendre son destin ou plutôt à vaincre son destin en le comprenant. Les livres d'Aron représentent le* pathos *de la nouvelle génération. Il y a quelque chose qui se passe et nous ne savons pas quoi. Et que va-t-il se passer? » Et B. Groethuysen suggérait que cette interrogation angoissée sur ce que va apporter un « quotidien démesuré et hallucinant » constitue l'arrière-plan de la problématique de l'objectivité : « C'est le citoyen qui demande à l'historien de l'"objectivité", des certitudes. Il se sent engagé dans l'histoire et ne saurait plus en dégager son existence propre qui se confond avec le présent mouvant dans lequel il se sent entraîné. » Bref, « l'essai d'Aron reflète l'angoisse du citoyen en face de l'histoire », à qui il demande ce que sera son destin sans qu'aucune des « philosophies de l'histoire » ne puisse plus satisfaire cette inquiétude : c'est là « ce qui donne à son œuvre un caractère passionné », « passion toute intellectuelle en apparence, mais dans laquelle on retrouve toutes les inquiétudes et les soucis du citoyen ». Le lecteur des* Mémoires *sait aujourd'hui quelle était la lucidité de B. Groethuysen : « Ni satanique ni désespéré, je vivais à l'avance la guerre mondiale que mes juges de la salle Louis-Liard ne sentaient pas venir [2]. » La soutenance de thèse de R. Aron eut lieu, le père Fessard le remarque, treize jours après l'*Anschluss [3].

*Ces divers rappels sont apparus nécessaires pour replacer l'*Introduction *dans un contexte historique (la domination du positivisme, la montée des périls) qui en éclaire bien des aspects. Il reste que le contexte ne saurait éclipser un texte dont la portée lui demeure irréductible. Et même si, en tout état de cause, pré-*

1. B. Grœthuysen, « Une philosophie critique de l'histoire », *Nouvelle Revue française*, 53, 1939, p. 623-629.
2. *Mémoires*, *op. cit.*, p. 129.
3. G. Fessard, *op. cit.*, p. 36.

Extrait de la publication

*senter une œuvre ne peut ni ne doit consister à l'interpréter, quelques remarques s'imposent pour souligner ce qui, à notre sens et sans préjuger d'autres centres d'intérêt décelables dans l'*Introduction, *pourrait aujourd'hui requérir particulièrement l'attention du lecteur. H.-I. Marrou, dans son compte rendu, exprimait, en avouant avoir « passé trois mois d'été pour ne réussir qu'à lire deux fois l'*Introduction *», la difficulté ressentie, à la découverte de l'ouvrage, pour s'orienter en lui : le contexte où s'accomplit la lecture a considérablement changé, les difficultés (ou certaines d'entre elles) se sont déplacées* [1] *– il serait toutefois naïf d'estimer que l'*Introduction *est devenue pour autant un livre d'accès facile. Fournir quelques fils conducteurs peut, en ce sens, ne pas être tout à fait superflu.*

*L'*Introduction *articule – c'est là une évidence – une réflexion critique sur les philosophies de l'histoire (au point de départ de son travail, R. Aron dit situer, nous l'avons vu, une « réflexion sur la philosophie marxiste de l'histoire », héritière de Hegel) et une analyse transcendantale des conditions de possibilité de la science historique. L'articulation de ces deux niveaux de la recherche est claire : d'une part, c'est seulement une fois déconstruites les illusions spéculatives en leur prétention à détenir* a priori *le sens global du devenir, qu'est libérée la possibilité même d'une connaissance historique, certes moins ambitieuse, mais plus soucieuse de certitude; d'autre part, l'effondrement des philosophies de l'histoire pose à la science historique le problème de savoir comment s'orienter dans un devenir où l'existence même d'un sens n'est plus à l'avance garantie. Cette entreprise double – critique des philosophies dogmatiques de l'histoire, fondation de la science historique – se structure alors autour de deux antinomies majeures que nous nous bornerons ici à repérer.*

I. L'antinomie de la raison historique, *dite « antinomie fondamentale »* [2], *est celle qui oppose les métaphysiques de l'histoire, à savoir une conception (hégéliano-marxiste) de l'histoire comme unité totale d'un processus rationnel et une vision (spenglerienne) de la fragmentation insurmontable du devenir en une pluralité irréductible de cultures* [3]. *La lecture de l'*Introduction *montre à cet égard comment la solution critique de cette première antinomie, transformant les deux thèses à prétention ontologique en principes*

1. Ainsi, par exemple, le lecteur acceptera-t-il sans doute plus aisément, aujourd'hui, de considérer qu'il n'est pas de connaissance historique sans intervention de l'historien, mais éprouvera-t-il plus de difficulté à percevoir les tenants et les aboutissants du débat avec Simiand – ce pour quoi nous avons cru devoir l'éclairer d'une annotation aussi précise que possible.
2. Cf. ci-dessous, *Introduction...*, p. 187.
3. Cf. notre note 1 de la page 187, ci-dessous.

Extrait de la publication

régulateurs pour la réflexion de l'historien, réconcilie méthodiquement *le souci de l'unité du devenir et l'exigence de prendre en compte la singularité de l'événement : en ce sens, le dépassement critique des métaphysiques de l'histoire consiste à réunir dans la pratique de l'historien, par la complémentarité réciproque de la compréhension et de l'explication, ce que les métaphysiques affirmaient unilatéralement. Il serait évidemment hors de propos d'exposer ici les principes et les difficultés de cette intégration* [1]. *Il importe en revanche d'attirer l'attention sur la façon dont, une fois surmonté ce premier conflit, une antinomie resurgit au niveau du fonctionnement même de la connaissance historique, c'est-à-dire au niveau où l'historien juge des faits et des successions qu'il reconstruit.*

II. L'antinomie du « jugement historique » [2] *oppose deux thèses sur les modalités de ce jugement. La thèse* positiviste, *celle contre laquelle, en 1938, était dirigée prioritairement l'*Introduction, *voit dans la « fidélité passive » aux faits tels qu'ils seraient donnés* [3] *la vertu cardinale de l'historien et conçoit la connaissance historique comme consistant à reproduire le passé « tel qu'il a été en réalité »* [4]. *Contre cette thèse, qu'elle illustre notamment en examinant les travaux de Simiand* [5], *l'*Introduction *enregistre l'acquis essentiel de la « théorie allemande de l'histoire » telle que, depuis Dilthey, elle s'est efforcée de transposer dans le domaine de la connaissance historique le principe de la « révolution copernicienne » en vertu duquel nous ne trouvons jamais dans l'histoire que ce que nous y avons d'abord introduit nous-mêmes en sélectionnant le donné, en le mettant en perspective, en adoptant un point de vue sur la séquence à interpréter. Toute la difficulté est alors de ne pas basculer pour autant de la thèse positiviste dans une* antithèse relativiste ou perspectiviste *: la connaissance historique se réduirait alors à l'affirmation d'une perspective à partir de laquelle le jugement de l'historien refléterait davantage la subjectivité de son point de vue qu'une quelconque objectivité. Un tel perspectivisme, ou un tel relativisme, dans la mesure où la relativité de la connaissance historique s'enracinerait avant tout dans le fait que le point de vue à partir duquel l'historien juge est lui-même situé historiquement* [6], *est désigné comme* historisme

1. Nous nous permettons de renvoyer sur ce point à notre étude *Raymond Aron et la Raison historique*, Paris, Vrin, 1984, qui était consacrée exclusivement à cette première antinomie.
2. Cf. ci-dessous, *Introduction...*, p. 114.
3. Cf. ci-dessous, *Introduction...*, p. 121.
4. Sur cette formule (de Ranke), cf. notre note 2 de la page 12, ci-dessous.
5. Cf. section III, IIe partie, IV.
6. Cf. notamment ci-dessous, *Introduction...*, p. 365 : « partial » parce que « partiel », le point de vue de l'historien n'est pas celui d'un moi transcendantal.

ou historicisme [1] *et, selon R. Aron, se peut illustrer, au-delà même des ouvrages essentiels de Troeltsch et de Meinecke qu'évoque l'*Introduction [2], *par les positions de Mannheim* [3]. *Il est clair que, si la critique de l'« illusion positiviste »* [4] *devait ouvrir la voie à la dissolution perspectiviste de l'objet, la critique de la raison historique aboutirait paradoxalement à ruiner, en même temps que les métaphysiques de l'histoire, l'idée même d'une science historique susceptible de prêter à ses résultats quelque forme de validité que ce soit, si l'on préfère : une quelconque valeur de vérité. L'« Essai sur les limites de l'objectivité historique » s'achèverait en exorcisant des sciences historico-sociales le fantasme de l'objectivité.*

*Il appartient au lecteur de mesurer jusqu'à quel point l'*Introduction *parvient à résoudre cette seconde antinomie et à disjoindre la « révolution copernicienne » des sciences historiques et le risque du relativisme. On se bornera ici à émettre une observation sur la portée de l'*Introduction *et à signaler ce qui, en elle, sert de principe de solution.*

*A l'égard de cette seconde antinomie, il faut observer en effet que la portée de l'*Introduction, *du moins sa portée sans doute la plus féconde, s'est, depuis 1938, déplacée* [5]. *Aujourd'hui, précisément après toute la réaction antipositiviste constituée notamment par la réactivation des philosophies critiques de l'histoire, il est assez clair que le véritable débat, sur la modalité du jugement historique, n'est plus guère avec le positivisme : le rôle joué par la perspective, par la sélection, par la reconstruction ne semble plus contesté et la dimension interprétative du travail de l'historien est plus que largement reconnue. Mais, d'une façon générale, la rupture avec le positivisme s'est effectuée sur un mode tel que, tout particulièrement depuis le début des années soixante, la dissolution de l'objet paraît être devenue l'un des éléments privilégiés de l'idéologie spontanée, ou du moins dominante, des historiens : comme on sait, « il n'y a pas de faits, rien que des interprétations », et la vérité n'est qu'une « erreur-utile ». Or, face à ce « changement de génération » où « un mélange de Lévi-Strauss, Foucault, Althusser et Lacan »* [6] *vient remplacer, pour constituer le « dieu » de l'« intelligentsia des années soixante », le mélange*

1. Cf. *Mémoires, op. cit.*, p. 112 : « Les deux concepts [étaient] à l'époque encore moins différenciés qu'aujourd'hui. »
2. Cf. p. 312-313, p. 369 sq.
3. Cf. *Philosophie critique de l'histoire*, Paris, Vrin, p. 106.
4. Cf. ci-dessous, *Introduction...*, p. 240.
5. Les modifications introduites par R. Aron dans sa table des matières, entre 1938 et 1981, indiquent que ces déplacements ont été clairement perçus. Cf. ici même, en annexe, p. 458 la table des matières originelle.
6. Cf. *La Révolution introuvable*, Paris, Fayard, 1968, p. 136

Extrait de la publication

de Durkheim et de Simiand auquel s'était confrontée en 1938 l'Introduction, *la tentative de R. Aron voit son originalité certes déplacée, renouvelée, mais aussi réaffirmée : pas plus qu'il ne s'agissait en 1938 de céder à l'« illusion positiviste » d'une connaissance des faits tels qu'en eux-mêmes, il ne s'est agi trente ans plus tard de céder aux facilités du perspectivisme : « Dans les milieux parisiens, la formule* " il n'y a pas de faits " *jouit de toutes les faveurs. Bien entendu, je n'ignore pas qu'en un certain sens la formule est vraie : il n'y a pas de faits qui ne soient construits, le fait que rencontre le physicien n'existe que dans un système intellectuel créé par la science elle-même. En matière d'histoire, il n'y a pas de faits qui ne soient ou saisis par le regard de l'observateur, ou reconstruits à partir de documents par l'historien. Je connais ce genre de réflexions et, après tout, j'ai commencé ma réflexion par des spéculations de cette sorte, mais au bout du compte, par moments, je suis tenté de jouer au béotien et d'affirmer que toute société est soumise à des contraintes* de fait [1]... » *Au-delà de ce que ces lignes ont de conjoncturel, elles expriment en tout cas avec une grande netteté ce qu'avait de singulier la position recherchée en 1938. Et si la portée de la recherche d'une solution, face à l'antinomie du jugement historique, s'est déplacée, à une époque où le positivisme définit moins l'« esprit du temps », la tentative n'en reste pas moins profondément dérangeante pour les modes en un temps où sans doute convient-il enfin de se demander, « par exemple, contre un Faurisson niant jusqu'à l'existence des chambres à gaz, et face aux contraintes proprement épistémologiques et axiologiques qu'impose sa critique,* [ce] *que vaut la répétition irréfléchie d'un nietzschéisme de salon : n'y a-t-il vraiment pas de faits, seulement des interprétations ? »* [2]. *De ce point de vue, la fécondité de l'*Introduction *pourrait bien se mesurer avant tout à son aptitude à mettre en question successivement les naïvetés et les excès de deux climats intellectuels aussi dissemblables que possible. Les grandes œuvres ne sont pas celles qui ne sont d'aucun temps, mais celles qui, inscrites en leur temps, savent pourtant se transformer comme se transforment les exigences de l'esprit du temps.*

*Reste alors à signaler le principe de la solution que suggère l'*Introduction *pour que surmonter le positivisme ne voue pas à accepter l'historisme. La solution proposée consiste en une distinction, réitérée dans les dernières pages, entre « pensée engagée » et « réflexion »* [3] : *alors que la pensée humaine est historique,*

1. *Ibid.*, p. 122. Cf. notre note 2 de la page 359, ci-dessous.
2. L. Ferry et A. Renaut, « La philosophie française en question », *L'Âne*, janv.-fév. 1985, p. 23.
3. Cf. notamment ci-dessous, *Introduction...*, p. 401.

engagée dans l'histoire, soumise donc à la relativité, l'homme dispose, dans la capacité de réfléchir *cette historicité et cette relativité, du moyen de les surmonter. Ainsi la réflexion dessinerait-elle, dans le jeu des facultés de l'esprit humain, ce moment d'universalité qui libérerait le sujet connaissant de ses conditionnements et limitations historiques : dès que je réfléchis ma particularité, « je m'en évade » ; or, par définition, l'histoire est « un savoir réflexif, puisqu'elle me révèle ce que je suis dans l'histoire, moi parmi les autres »* [1]. *La pratique de l'histoire, en tant que pratique de la réflexion, serait donc par elle-même une conquête de la liberté et, en ce sens, ce serait l'histoire (comme pratique réflexive) qui libérerait de l'histoire – la réflexivité de la connaissance historique permettant au sujet à la fois d'enregistrer sa relativité de fait (l'historien, en tant qu'homme, est historique) et cependant de dépasser tendanciellement l'historisme vers une liberté et une vérité qui en droit resteraient possibles, asymptotiquement, à l'horizon de ces progrès de la réflexion.*

Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette solution, suggérée d'ailleurs avec beaucoup de prudence [2]. *Dans les* Mémoires, *R. Aron précise lui-même que, s'il devait reprendre les problématiques développées dans l'*Introduction, *il renforcerait « les bases de la vérité scientifique et de l'universalisme humain »* [3]. *Il est clair en tout cas que c'est à la possibilité de discerner, dans le jugement historique, une dimension d'universalité qu'est suspendu l'évitement de l'historisme. En ce sens, le lecteur de l'*Introduction *est aussi invité par le point d'aboutissement de l'ouvrage à déterminer ce qui, au-delà de la diversité (historique, psychologique, sociale, etc.) des hommes, constitue en eux proprement l'humanité. Est ainsi requise l'élaboration de ce que pourrait être un humanisme, alors même que les fondements traditionnels de l'humanisme ont été ébranlés par une critique de la métaphysique (ou des métaphysiques) dont participe l'*Introduction. *R. Aron évoquait parfois son « humanisme athée » : la possibilité d'un tel humanisme est exigée dès sa contribution à la critique de la raison historique, qui, à cet égard aussi, engage tout l'avenir d'une existence.*

Cette édition a adopté les principes suivants :

1. En bas de page, figurent, appelées par des astérisques, les notes de R. Aron lui-même.

1. Cf. ci-dessous, *Introduction...*, p. 421.
2. Cf. ci-dessous, *Introduction...*, p. 393, où est évoquée l'universalité qu'atteint le savoir objectif « ou peut-être la réflexion ».
3. *Mémoires, op. cit.*, p. 741.

Extrait de la publication

*2. Reportée en fin de volume et appelée numériquement, notre annotation a obéi à trois exigences : a) élucider les allusions et préciser les références, de façon à permettre de mieux mesurer l'étonnante ouverture de l'œuvre sur les débats intellectuels de son temps; b) clarifier les passages les plus délicats ou les plus riches de portée implicite, de façon à faire ressortir la progression de la pensée et ses enjeux philosophiques ou épistémologiques; c) renvoyer aux autres écrits, contemporains de l'*Introduction *ou postérieurs à elle, abordant les mêmes questions ou développant des analyses parallèles, de façon à manifester la continuité d'une réflexion et aussi sa capacité d'enrichissement.*

3. Sont également reportées en fin de volume, et appelées alphabétiquement, toutes les variantes ou corrections intervenues depuis l'édition de 1938 et qui nous sont apparues significatives. Le texte adopté est celui de l'édition de 1981.

4. Ont été joints en annexe le compte rendu de la soutenance de thèse paru dans la Revue de métaphysique et de morale, *et les pages que le père Fessard, dans son ouvrage sur R. Aron, consacre à cette même soutenance* [1]. *On a fait figurer enfin la table des matières, très modifiée ultérieurement, de l'édition originale.*

Nous ne saurions mettre un terme à cette présentation sans remercier la Thyssen-Stiftung, *grâce au concours de laquelle l'appareil critique de cette nouvelle édition a pu être produit, et ceux qui, par leurs conseils, leur savoir ou leur amitié, nous ont aidée à accomplir ce travail : Dominique Schnapper, dont la bienveillante sollicitude n'a cessé de nous accompagner; G. Canguilhem, qui a pris le soin de relire attentivement notre annotation; R. Boudon, J.-Cl. Casanova, P. Manent, qui nous ont fait bénéficier de leurs remarques sur nos premières esquisses; Alain Renaut, enfin, qui sait tout ce que ce travail lui doit.*

Sylvie Mesure.

1. Nous remercions les Éditions Julliard d'avoir aimablement autorisé la reproduction de ces pages.

Extrait de la publication

INTRODUCTION

Le titre de cet ouvrage risque d'induire en erreur le lecteur qui identifierait la philosophie de l'histoire et les grands systèmes du début du XIXe siècle, si décriés aujourd'hui. Quant au sous-titre, il marque plutôt le point de départ que le point d'arrivée de notre recherche et, lui aussi, prête à équivoque. Il ne sera donc pas inutile d'indiquer brièvement l'objet et le plan de notre travail.

Tout d'abord il va sans dire que le mot objectivité ne doit pas être entendu au sens vulgaire. Nous faisons abstraction des préférences individuelles de l'historien, nous considérons, pour ainsi dire, un historien idéal. Objectivité ne signifie pas impartialité, mais universalité. Étant donné un certain état de nos connaissances expérimentales, une loi physique s'impose à tous. Peut-on prêter la même validité, en fonction d'un certain état de l'érudition, à une reconstitution historique?

Nous excluons de notre enquête tout ce qui touche à l'établissement des faits et à la critique des textes. Nous admettons par hypothèse le caractère rigoureusement scientifique de ces démarches préliminaires. Pour reprendre des expressions commodes, notre étude porte sur la seule synthèse (choix, interprétation, organisation des matériaux). Nous laissons également de côté la mise en œuvre artistique, les problèmes de l'expression. Nous supposons le récit réduit à une série de jugements enchaînés. Nous ne méconnaissons pas à quel point une telle fiction s'éloigne de la réalité, mais nous ne la croyons pas moins légitime; tacitement acceptée par presque tous ceux qui ont traité de la méthodologie, elle est indispensable dès que

Extrait de la publication

l'on pose, à propos de l'histoire ou des sciences sociales, la question de la vérité.

Il est vrai que l'on mettra en doute la nécessité d'une telle question. On objectera qu'empruntée à des préjugés scolaires, elle est étrangère à l'histoire authentique, qu'elle risque d'en défigurer la nature.

Remarquons d'abord que notre propos n'est pas de mesurer le savoir historique à un critère *a priori*. Nous ne tâchons pas de le ramener à un type de science proclamé à l'avance seul véritablement scientifique. Tout au contraire, nous suivons le mouvement naturel qui va de la connaissance de soi à celle du devenir collectif. Nous utilisons une méthode descriptive ou, si l'on veut, phénoménologique. Nous n'isolons jamais la science de la réalité, puisque aussi bien la conscience que l'homme prend du passé est un des caractères essentiels de l'histoire elle-même.

Quant à la question précise des *limites de l'objectivité*, elle se confond avec la question *critique* ou *transcendantale*. Mais, au lieu de la formule kantienne : « A quelles conditions une science historique est-elle possible? », nous nous demanderons : « Une science historique universellement valable est-elle possible? Dans quelle mesure l'est-elle? » Faute d'une science historique dont l'existence serait indiscutée, nous substituons la recherche des *limites* à celle des *fondements*. (Nous avons ailleurs dégagé cette interrogation d'une critique de quelques *théories de l'histoire* d'auteurs allemands.)[1]

Mais, dira-t-on, le danger d'arbitraire ne se trouve pas écarté. L'analyse transcendantale est-elle adaptée à la structure de l'objet historique? On pourrait en douter, en effet, et nous nous efforcerons même de montrer que, telle du moins qu'elle a été pratiquée par l'école de l'Allemagne du Sud-Ouest, cette analyse ne permet pas de résoudre les problèmes décisifs de la philosophie historique.[2] Mais la question que nous avons posée, en dépit de sa forme traditionnelle, vise le point central d'une théorie de l'histoire, elle n'implique ni préjugé, ni postulat, elle traduit le doute par lequel passe inévitablement l'individu qui réfléchit sur sa situation d'être historique qui veut devenir historien.

La vérité scientifique se détache de la conscience qui l'a élaborée puisque, à un certain degré d'approximation, elle vaut éternellement. En va-t-il de même pour la reconstitution his-

torique? L'historien ne s'exprime-t-il pas, lui-même et son époque, dans sa vision du passé? Est-ce l'homme d'un temps ou un moi transcendantal qui est le sujet de cette science? Cette dernière est-elle séparable de toute philosophie? N'est-elle pas solidaire du présent historique et condamnée à changer avec lui? En d'autres termes, nous nous demandons si la science historique, comme les sciences de la nature, se développe selon un rythme d'accumulation et de progrès ou bien si, au contraire, chaque société récrit son histoire parce qu'elle se choisit, recrée son passé.

Notre étude se déroule simultanément sur trois plans que nous appelons, pour simplifier, *épistémologique*, *transcendantal*, *philosophique*.

A aucun moment, nous n'entrons dans l'examen des méthodes spéciales, nous tâchons de démontrer les propositions les plus générales à partir desquelles on développerait une méthodologie (en fait les méthodes sont si variées selon les époques, les pays, les individus, qu'un autre livre serait nécessaire pour aller des principes aux applications). Néanmoins, le plan du livre, les paragraphes les plus nombreux relèvent d'une théorie de la science. La deuxième et la troisième section étudient les deux procédés fondamentaux de la pensée historique, la *compréhension* et l'*explication causale*, la quatrième section est une tentative de synthèse, elle porte sur la saisie des ensembles, sur les *reconstitutions globales*.

Entre l'épistémologie et la critique, nous ne faisons pas de distinction rigoureuse puisque l'une et l'autre sont une réflexion sur l'acte de la science, une description de la réalité et de la connaissance que nous en avons. Néanmoins, certains paragraphes, secondaires au point de vue de la méthodologie, par exemple ceux qui concernent *la construction du fait*, *la compréhension des idées*, *la dissolution de l'objet*, sont décisifs au regard de l'analyse transcendantale. De plus, et là est l'essentiel, le rapport des sections II et III change selon que l'on se place sur le plan de l'épistémologie ou de la critique : sur le premier, les deux sections sont coordonnées, elles ont pour thèmes la compréhension, démarche première et spontanée, et la causalité, forme plus élaborée d'interprétation; sur le deuxième au contraire, la section II suit la constitution des

domaines, la section III suppose les domaines constitués et considère l'organisation des rapports nécessaires. Celle-là est, partiellement au moins, en deçà du travail scientifique, elle dégage les postulats et les hypothèses dont les savants ont à peine conscience.[1]

Description de la connaissance et analyse transcendantale sont constamment sous-tendues par une recherche philosophique qui est la raison d'être du livre. Dans la section I, nous définissons l'histoire humaine par opposition à l'histoire naturelle et nous mettons en lumière le fait premier que l'histoire est pour l'homme non pas quelque chose d'extérieur, mais l'essence de son être. Toutes les analyses qui suivent sont dominées par cette affirmation que l'homme n'est pas seulement dans l'histoire, mais qu'il porte en lui l'histoire qu'il explore. Dans cette perspective, le livre est dominé par les deux paragraphes qui commencent la section II et par ceux qui achèvent la section IV. Je me découvre, moi parmi les autres et dans l'esprit objectif, je reconnais l'histoire-objet comme le lieu de mon action, l'histoire spirituelle comme le contenu de ma conscience, l'histoire totale comme ma propre nature. Je me confonds avec mon devenir comme l'humanité avec son histoire.

Notre travail va donc simultanément des procédés élémentaires de la science à la saisie globale, de la constitution des domaines à l'organisation de l'expérience causale et du récit total, de la connaissance de soi à celle du passé et au retour à soi. La théorie du savoir entraîne une théorie de la réalité, elle aboutit à une certaine manière de philosopher; en réfléchissant sur l'historien, le philosophe réfléchit sur lui-même, il aperçoit son historicité, encore qu'il ne renonce pas à l'effort pour la surmonter.

Selon que l'on envisage l'un ou l'autre de ces plans, l'idée des *limites de l'objectivité* prend une valeur différente. Au point de vue épistémologique, nous cherchons à distinguer les démarches rigoureusement objectives, soumises aux seules règles de la logique et de la probabilité, des démarches subjectives, qui expriment une individualité ou une époque. Distinction décisive contre le positivisme, puisqu'elle permet de tracer les frontières du savoir universellement valable et de réserver, au-delà de la science, les droits non de la croyance mais de la philosophie.[2]

Extrait de la publication

Extrait de la publication

RAYMOND ARON

Introduction à la philosophie de l'histoire

Essai sur les limites de l'objectivité historique

Nouvelle édition revue et annotée par Sylvie Mesure

La vérité scientifique se détache de la conscience qui l'a élaborée puisque, à un certain degré d'approximation, elle vaut éternellement. En va-t-il de même pour la reconstitution historique ? L'historien ne s'exprime-t-il pas, lui-même et son époque, dans sa vision du passé ? Est-ce l'homme d'un temps ou un moi transcendantal qui est le sujet de cette science ? Cette dernière est-elle séparable de toute philosophie ? N'est-elle pas solidaire du présent historique et condamnée à changer avec lui ? En d'autres termes la science historique, comme les sciences de la nature, se développe-t-elle selon un rythme d'accumulation et de progrès ou, au contraire, chaque société récrit-elle son histoire parce qu'elle se choisit et recrée son passé ?

Cette analyse devenue classique de l'historicité conduit Raymond Aron à une philosophie historique qui, s'opposant aux synthèses spéculatives en même temps qu'au positivisme, est aussi une philosophie de l'histoire. « La philosophie de l'histoire, écrit-il, est une partie essentielle de la philosophie, elle en est à la fois l'introduction et la conclusion. Introduction, puisqu'il faut comprendre l'histoire pour penser la destinée humaine, d'un temps et de toujours, conclusion, puisqu'il n'y a pas de compréhension du devenir humain sans une doctrine de l'homme. Double caractère qui serait contradictoire si l'on se représentait la philosophie selon le schéma des théories déductives, mais qui devient intelligible dès qu'on la rattache à la dialectique de la vie et de l'esprit, qui s'achève dans la conscience de soi de l'être qui se situe dans l'histoire et se mesure à la vérité. »

Près de cinquante ans après sa première parution, cet ouvrage devenu célèbre sans vieillir fait l'objet d'une édition nouvelle, revue et annotée par Sylvie Mesure.

Raymond Aron (1905-1983), agrégé de philosophie, docteur ès lettres, a puissamment contribué au développement de la sociologie et des sciences politiques en France. Il était professeur au Collège de France, membre de l'Institut, membre de l'Académie française.

Jacques Stella : « Minerve chez les Muses » (détail).
Musée du Louvre, Paris.
Photo © Réunion des Musées nationaux.

9 782070 723539

91-IV A 72353 ISBN 2-07-072353-4

Extrait de la publication